

Guerre, par exemple, n'est de toute évidence, dans tous les pays capitalistes, qu'apologétique et falsification. Quant à la « philosophie » et à la « morale », elles furent toujours les dociles servantes des classes dirigeantes.

Le désarroi des intellectuels devant le réveil de l'Asie s'explique par des causes analogues. Désarroi ? Ce mot est-il bien juste ? Les hommes et les groupes sont désorientés ; l'intellectuel probe — le type n'en est pas rare, la bonne foi étant l'une des conditions du succès du travail d'élaboration des idées qui est la mission sociale des intellectuels — cherche, péniblement, à tâtons, sa voie. Sans doute. *Nous assistons néanmoins, dans l'ensemble, à l'élaboration déjà très avancée d'une idéologie réactionnaire destinée à mobiliser les consciences en vue des guerres de classe et des guerres coloniales de l'avenir.*

**

Le fait est qu'un certain nombre d'idées sur le bolchévisme, la Russie, l'Asie, sont déjà entrées dans le domaine public à tel point que nombre même d'intellectuels sympathisant sincèrement avec le parti du prolétariat, les acceptent sans discussion. Ainsi :

« La Russie est Asie. »

« Le bolchévisme est asiatique. »

De ces prémisses communes et commodes, les réactionnaires déduisent la *défense de l'Occident* (M. Henri Massis) contre la « barbarie » orientale, ou contre la « déliquescence » de l'Orient, ou encore contre des formes de civilisation et de culture « profondément étrangère » à l'euro-péanisme (ce fut pendant la guerre un des leit-motiv de la presse allemande contre la Russie). Tous ces termes dissimulent tant de notions brumeuses, de mauvaise foi et d'esprit de classe qu'il n'est pas permis de les citer sans recourir aux guillemets pour indiquer les réserves nécessaires.

Des « révolutionnaires » déduisent de ces prémisses communes et commodes que la « lumière vient de l'Orient », que le bolchévisme, ramenant la Russie à ses « origines asiatiques » trouve en Orient les éléments d'une culture nouvelle... Ces idées, moins bien précisées que celles des réactionnaires, ne sont pas moins répandues. Elles ont des adeptes en Russie même. Qu'on veuille bien se souvenir du beau poème d'Alexandre Blok :

« Oui, nous sommes des scythes,

« Oui, des Asiates aux yeux bridés..., aux yeux [avides]. »

Le poète, alors proche des socialistes-révolutionnaires de gauche qui publièrent une revue

intitulée les *Scythes*, avait inscrit en épigraphe deux vers du mystique Vladimir Soloviev : « Panmongolisme ! Ce mot, bien que bizarre, m'est doux à l'oreille. »

J'entendais récemment, un jeune poète prolétarien lire, dans un cercle intime, un poème qui se terminait par ces mots : « O vieille Europe, nous te lapiderons ! » On vient de publier une traduction française de l'*Année nue*, de Boris Pilniak. L'œuvre entière de cet écrivain russe (2) développe sans cesse, parfois de façon puissante, comme dans la forte nouvelle intitulée la *Ville de Saint-Petersbourg*, ce thème : la Russie est Asie, Asie. Tous ses chemins convergent vers le Pamir, cœur de la vieille Asie...

Ces théories reposent sur l'abus des notions géographiques et l'observation superficielle des mœurs. De tous les pays d'Europe, la Russie est sans doute celui qui a subi le plus, au cours de son histoire, l'emprise de l'Asie. Le joug mongol y dura jusqu'à la fin du XV^e siècle. Ce n'était pas, du reste, le joug de hordes barbares, mais celui d'un Empire militaire solidement organisé, puissant, d'une culture assez développée. Par son ethnographie et en certains endroits par ses mœurs, la Russie d'Europe est réellement proche de l'Asie. Le Turkestan, la Sibérie, l'Extrême-Orient soviétique appartiennent à divers égards à l'Asie, à une Asie très européanisée dans ses grands centres. Encore faudrait-il démêler, en parlant des mœurs, des coutumes, des façons de vivre, la part des influences ethniques, historiques, et celle des influences économiques. L'*asiatisme* de la campagne russe n'est, croyons-nous le plus souvent, guère asiatique au fond : c'est l'état d'un pays paysan pourvu d'un outillage très arriéré. La charrue en bois s'est conservée dans certains coins perdus de la Russie du Nord (3). Mais le paysan qui en use n'est ni un scythe, ni un mongol. C'est un Européen très arriéré. Il se transforme en pas plus de six mois, dès qu'une coopérative lui procure une charrue en acier ou, mieux, un tracteur automobile. Ce paysan a des frères très proches dans tous les pays agricoles arriérés : dans les ha-meaux perdus de l'Europe et de l'Amérique du Sud par exemple. La race fournit de trop faciles explications aux problèmes sociaux. Défions-nous du romantisme ethnographique.

(2) Boris Pilniak, dont j'ai plusieurs fois, longuement entretenu les lecteurs de *Clarté*, se situe très à droite de la littérature prolétarienne. La critique communiste le qualifie même d'« écrivain représentatif de la nouvelle bourgeoisie ».

(3) A l'autre bout de l'U. R. S. S., les montagnards Khevsours du Caucase portent encore la cotte de maille et sur l'épaule la croix des croisés, leurs aïeux. Ces retardataires européens du XIV^e siècle font vraiment figure d'Asiatiques.

**

Au temps où l'Empire russe avec son autocratie féodale et religieuse, sa hiérarchie sociale byzantine, son Saint-Synode obscurantiste, son *Okhrana* toute-puissante, sa persécution des juifs, ses famines chroniques et le luxe éblouissant de ses capitales était l'Allié fidèle de la démocratie française, les intellectuels d'Occident ne songeaient pas à l'*asiatisme* authentique de cette « grande puissance européenne ». L'Empire russe entrainé en réalité dans le système des puissances impérialistes, à un titre particulier il est vrai, semi-colonial. Il devait son essor économique aux capitaux importés de l'étranger. Une bonne partie de la plus-value prélevée sur le travail de l'ouvrier russe s'amassait dans les coffres-forts de Paris, de Londres et de Berlin. La puissance militaire de l'Empire fut bâtie avec de l'argent français.

La révolution russe fut l'écroulement sous la poussée du prolétariat, de la partie la moins résistante, la plus neuve, la plus fatiguée par la guerre, du système impérialiste de l'Entente.

L'Europe capitaliste, astreinte depuis des années à une prodigieuse tension des forces, céda à son point faible, qui était — telle est la logique naturelle — le point fort du prolétariat international. Le prolétariat russe affrontait avec une grande expérience révolutionnaire une bourgeoisie jeune, assez inexpérimentée, peu nombreuse, privée de l'appui d'une démocratie de classes moyennes ; et il avait lui-même l'appui du mouvement paysan.

La bourgeoisie anglaise fut pour quelque chose dans la chute de Nicolas II ; les scythes n'y furent pour rien.

La révolution russe fut l'avènement d'une nouvelle Europe.

L'esprit européen est caractérisé par la pensée scientifique, inséparable de l'activité pratique, de la technique industrielle, bref du développement de la production mécanique. Ici une précision. Cet esprit n'est *euro-péen* que par ses origines historiques ; dans ses applications, son développement, ses fins, il tend à l'universalité. La civilisation européenne a cette double base : la machine dans l'économie, la méthode expérimentale dans les sciences. Elle a produit le machinisme, les grandes agglomérations industrielles, le prolétariat.

La pensée scientifique, maniée par des hommes possédant à fond la culture européenne, a donné au prolétariat la nette conscience de sa mission, de ses intérêts supérieurs. Les fondateurs et les adeptes du socialisme scientifique, de Marx aux continuateurs de Lénine, mettent au service du prolétariat l'arme intellectuelle la plus acérée que

l'Europe ait produite : le matérialisme dialectique.

Il n'est sans doute pas inutile de rappeler à ce propos la généalogie du bolchévisme. Marx réalise, au dix-neuvième siècle, la synthèse des pensées allemande, française et anglaise « en une unité supérieure » (4) ; la dialectique de Hegel, l'expérience politique de la France, seul pays dans lequel la révolution bourgeoise eut remporté une victoire prompt et complète, telles furent les éléments de cette synthèse.

Dès 1900, cette quintessence de la pensée européenne ne garde toute sa pureté — mieux vaut dire *toute sa vigueur* — que dans la doctrine d'une poignée de Russes (Plékanow et Lénine). Le développement de l'impérialisme, la corruption économique et politique d'une grande partie du prolétariat des pays d'Occident par les habiles méthodes de la démocratie, obscurcissent la conscience de classe des ouvriers. L'opportunisme adapte la doctrine de Marx aux besoins de la société bourgeoise. Une poignée de Russes et d'Allemands, Lénine et Rosa Luxembourg, lui résiste. Leur mérite n'est pas individuel ; le génie de Lénine, pour grand qu'il fût, ne put vivre et agir qu'en fonction d'une situation sociale donnée. La Russie était *le point faible* du capitalisme international, le point fort du prolétariat international. Le mouvement ouvrier russe fut servi par de magnifiques équipes d'intellectuels ralliés, corps et âme, au prolétariat, parce que les classes moyennes du pays étaient révolutionnaires à l'égard de l'ancien régime et parce que la bourgeoisie russe n'avait pas la possibilité de corrompre et d'employer à son service, comme dans les démocraties d'Occident, l'ensemble des intellectuels.

La révolution bolchévique se déroule tout entière sous le signe d'une pensée scientifique étonnamment juste et sûre d'elle-même. Lénine quittant la Suisse pour la Russie peu de jours après la culbute de Nicolas II, en trace d'une main ferme le programme, définit ses possibilités les plus hautes et jusqu'à ses limites (5), huit mois, et, à

(4) Voir K. KAUTSKY, l'introduction au *Capital* de K. MARX.

(5) Je concluais, après avoir analysé les *Lettres de Loin* de Lénine (dans une série d'articles donnés à la *Correspondance Internationale* en avril 1925) sur les deux méthodes (celle des politiques bourgeois et celle des marxistes révolutionnaires) : « Le programme d'une transformation sociale esquissé à grands traits dans ces *Lettres de Loin* s'est réalisé, trait pour trait du moins dans les premières années de la révolution (Nous réservons la question de l'évolution de l'Etat soviétiste entouré pour un temps indéfini d'Etats bourgeois). Rappellerai-je, pour rendre plus saisissant encore le contraste entre le grand marxiste révolutionnaire et les chefs de la bour-